

SOUS LA DIRECTION DE
JEAN-FRANÇOIS DORTIER



La Communication

Des relations interpersonnelles
aux réseaux sociaux



SOUS LA DIRECTION DE JEAN-FRANÇOIS DORTIER

La Communication

Des relations interpersonnelles
aux réseaux sociaux



RETROUVEZ NOS OUVRAGES SUR :
www.scienceshumaines.com
<http://editions.scienceshumaines.com>

Le présent ouvrage est l'édition revue et augmentée du livre *La Communication*, publié en 2008. Les éditions Sciences Humaines remercient Isabelle Compiègne pour sa contribution majeure à l'actualisation de cette édition.

Diffusion : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2016

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26

ISBN 9782361063641

Conception couverture et intérieur: Isabelle Mouton
Crédit photo couverture : ©LENNYJONES - Istockphoto.com.

INTRODUCTION

PENSER LA COMMUNICATION

La communication humaine couvre de vastes domaines allant des postures corporelles au langage, à l'écriture et à l'image. Elle emprunte des supports divers : livre, presse, radio, télévision, Internet, *smartphone*. La communication concerne autant les relations personnelles que l'influence des médias ou l'emprise des réseaux numériques sur nos vies.

C'est ce vaste chantier hétéroclite sur lesquels se penchent les sciences de la communication depuis plusieurs décennies.

La communication de face-à-face

L'être humain débute sa carrière de communicateur très tôt. À peine sorti du ventre de sa mère, il se met à hurler, crier, pleurer. Ces pleurs manifestent-ils la douleur, la colère, la peur ? On ne sait trop. Peut-être tout cela à la fois... Pour l'entourage, c'est un premier « signe » : le bébé est donc bien vivant.

C'est ainsi que l'on commence à communiquer.

Le premier cri du nouveau-né n'est pas un acte de communication intentionnel. Très vite, le bébé découvrira cependant que ses cris sont un moyen pour entrer en contact avec les personnes qui l'entourent, pour appeler maman, lui faire comprendre qu'il a faim, qu'il a mal, ou tout simplement qu'il veut être pris dans les bras, bercé, caressé...

Les scientifiques ont redécouvert ce que les mères savaient depuis toujours : la communication entre la mère et son nourrisson est d'une grande richesse. Les études sur le sujet sont désormais très nombreuses. Elles nous apprennent plusieurs choses :

- Les conduites de communication sont à la fois riches, précoces et subtiles ; elles passent par plusieurs canaux : l'odorat, le toucher, la voix, les gestes, les regards, les mimiques, etc. ;

- Ces interactions ont une importance centrale dans le déve-

loppement psychologique de l'enfant. Développement social et intellectuel bien sûr, mais aussi dans l'équilibre affectif. Même bien nourri, l'enfant privé de contacts connaît rapidement de graves troubles¹.

La communication chez les animaux

Les observations sur la communication des bébés confirment ce que l'on a déjà observé à propos des animaux : la richesse du répertoire communicationnel non verbal. Dans toutes les espèces animales, on communique. Et on communique même beaucoup : pour appeler un mâle ou une femelle à la période des amours (brame du cerf ou clignotement de la luciole), pour retrouver ses petits (miaulement aigu de la chatte), pour marquer son territoire (l'urine du lion qui délimite son royaume), pour définir les relations hiérarchiques (le « baisemain » du dominé au dominant chez les chimpanzés), pour demander la nourriture (les piailllements des poussins). Cette communication passe par des canaux chimiques (grâce à l'émission dans l'air de certaines molécules d'alcool, la femelle Bombyx du mûrier émet un appel sexuel que le mâle peut recevoir à plusieurs centaines de mètres), visuels (les parades nuptiales des oiseaux), auditifs (chant d'appel sexuel – ou *calling song* – des grillons), tactiles (chez les guêpes sociales d'Europe et chez l'abeille domestique, les échanges de nourriture « bouche à bouche » sont réglés par des signaux tactiles précis au moyen des antennes), etc.

Certains de ces comportements sont programmés génétiquement, d'autres sont acquis par apprentissage. C'est le cas du chant des oiseaux. Pour certains, comme le passereau Swamp sparrow, par exemple, le chant est stéréotypé et en grande partie programmé génétiquement. En revanche, le pinson peut apprendre les chants d'oiseaux d'espèces proches de la sienne si on l'élève avec eux.

La communication « non verbale »

La communication « non verbale » – gestes, regards ou postures – conserve chez l'adulte humain une grande importance. Elle

1- Le psychanalyste américain d'origine hongroise R. Spitz (1887-1974) a décrit les troubles « d'hospitalisme » et de dépression anaclitique dus aux carences affectives chez le nourrisson dans *La Première Année de la vie de l'enfant*, Puf, 1958 ; voir aussi A. Sameroff et R.M. Emde, *Les Troubles des relations précoces*, Puf, 1993.

correspond d'abord à l'expression du visage et aux postures du corps que l'on adopte. Dans une conversation entre deux personnes, le fait de croiser les bras en regardant le sol n'a pas du tout la même signification que de regarder son interlocuteur en souriant, en hochant la tête et en ouvrant grand les yeux. Dans un cas, on exprime un retrait ou une distance critique, dans l'autre, une approbation bienveillante. Les gestes de la main, les postures du corps, le ton de la voix, les expressions du visage, sont révélateurs du degré d'intimité avec l'interlocuteur, de l'intérêt que l'on porte au sujet de la conversation, de la volonté de poursuivre ou non l'échange. Souvent, la communication non verbale est en correspondance avec le message que l'on veut faire passer ; mais parfois elle trahit celui qui parle. C'est le cas lorsque la voix se met à trembler dans un entretien d'embauche, un examen ou une conférence, alors que l'on voudrait justement pouvoir donner l'apparence du naturel.

La communication non verbale a été étudiée sous plusieurs angles : psychologues et éthologues se sont intéressés aux multiples significations des expressions du visage, l'anthropologue américain Ray Birdwhistell a fondé la « kinésique », étude de la communication par les mouvements du corps², Edward T. Hall a fondé la « proxémique » qui étudie la gestion par l'individu de son espace et des distances entre personnes dans les processus de communication³. Dans une optique encore plus élargie, Yves Winkin jette les bases d'une « anthropologie de la communication » qui, adoptant une démarche ethnographique, observe minutieusement les formes de communication telles qu'elles se déroulent sur les lieux de travail (réunion, entretien), dans les lieux semi-publics (terrasse de café), ou privés (à la maison), pour comprendre comment le contexte et la culture façonnent les types de communication⁴.

La communication non verbale, c'est aussi la façon de se vêtir et de se mettre en scène à travers un maquillage, des tatouages ou un style de vêtements.

2- R. Birdwhistell, *Introduction to Kinesics*, 1952, et « Un exercice de kinésique et de linguistique : la scène de la cigarette », in Y. Winkin, *La Nouvelle Communication*, Seuil, 2000 [1981].

3- E.T. Hall, *La Dimension cachée*, Seuil, 1971 et Y. Winkin, *op. cit.*

4- Voir l'article de Y. Winkin, « Vers une anthropologie de la communication », dans cet ouvrage.

Le langage au fondement de la communication humaine

Si la communication animale permet de signifier beaucoup plus de choses qu'on ne l'avait cru, la distance est vertigineuse comparée aux possibilités d'expression du langage humain. Ses capacités évocatrices semblent sans limites. On peut tout dire avec des mots: d'une déclaration d'amour au mode d'emploi de la machine à laver, en passant par la phrase que vous lisez en ce moment et qui n'a jamais été écrite auparavant.

Pourquoi en est-il ainsi? Si on admet que le langage est la clé de la créativité humaine, alors il faut chercher dans le langage lui-même et sa construction la clé de la créativité humaine. Pour le linguiste André Martinet, la double articulation du langage (en éléments sonores et élément sémantiques) permet de considérer le langage comme une sorte de lego, qui permet à partir de pièces élémentaires de construire une infinité d'expressions. Pour le linguiste Noam Chomsky, la créativité du langage tient dans un dispositif cognitif – la récursivité – qui permet, par emboîtements successifs, d'engendrer entre eux des segments (verbe et noms) pour former une infinité de phrases différentes. D'autres auteurs considèrent que la créativité humaine ne tient pas au langage lui-même: il n'est que le support d'une imagination faite d'images mentales combinées entre elles ⁵.

Quoi qu'il en soit, les sciences du langage forment un champ de recherche immense. On peut l'étudier sous des angles divers: l'histoire et la généalogie des langues, leur structure (grammaire), la construction du sens (sémantique), son organisation sonore (phonologie), ses troubles, (psycholinguistique)⁶.

Durant le début du xx^e siècle, depuis la « révolution saussurienne » (de Ferdinand de Saussure), il était admis que le langage formait un système autonome (par rapport aux réalités extérieures et aux représentations mentales internes). Les clés du langage étaient donc à trouver dans son propre mode d'organisation. Cette idée de l'autonomie du langage a inspiré une grande partie de la linguistique du xx^e siècle.

5- J.-F. Dortier, *L'Homme cet étrange animal, aux origines du langage de la culture et de la pensée*, éd. Sciences Humaines, 2012.

6- Voir *Le langage, Introduction aux sciences du langage* (J.-F. Dortier, dir.), éd. Sciences Humaines, 2010 et *Les Clés du langage, Nature, origines, apprentissage* (J.-F. Dortier et N. Journet, dirs) éd. Sciences Humaines, 2015.

Mais à partir de la fin des années 1980, le langage a été réinséré dans un cadre d'analyse plus large. D'un côté les linguistiques cognitives envisagent le langage comme le support de schèmes cognitifs qui le précèdent. Pour le dire vite : l'idée précède le mot ; on ne peut donc comprendre le sens et l'organisation des phrases sans prendre en compte les schèmes perceptifs ou émotionnels qui les sous-tendent. Ainsi, on ne pourrait pas donner sens à des mots comme beau ou laid, bien ou mal sans les émotions et sensations qui les accompagnent.

Une autre approche – la pragmatique – a réintégré l'étude du langage dans le contexte plus large de la conversation. L'idée de base est qu'on ne peut comprendre le sens d'une expression (« c'est quoi ça ? ») en ignorant le contexte de l'énoncé. Elle analyse les codes implicites (comme ces phrases que l'on ne termine pas et dont on remplace la fin par un « tu vois ? »).

À quoi sert le langage ?

À cette question, une réponse évidente vient immédiatement à l'esprit : il sert à transmettre des informations. Et comment nier que le langage est effectivement un formidable instrument pour véhiculer des pensées, des histoires ou des informations utiles. Mais cette fonction référentielle du langage n'est pour Roman Jakobson que l'une des six fonctions du langage.

Pour l'anthropologue et primatologue Robin Dunbar le langage sert moins à transmettre des informations qu'à créer du lien social. À partir d'une étude sur les conversations de café, R. Dunbar a montré qu'une grande partie des échanges n'avait aucun contenu utile mais servait uniquement à entretenir des liens. Selon lui, le langage est l'équivalent de l'épouillage chez les singes.

De l'oral à l'écrit

Personne ne sait situer exactement quand le langage humain est apparu : il y a 150 000 à 200 000 ans avec l'apparition d'*Homo sapiens* ? Ou plus tôt, il y a un million d'années, au temps d'*Homo erectus* sous forme d'un proto-langage décrit par Derek Bickerton⁷ ? Une chose est sûre : le passage du langage oral à l'écrit a constitué une autre étape fondamentale dans l'évolution de la communi-

7- *La Langue d'Adam*, éd. Dunod, 2010.

Les six fonctions du langage selon Jakobson

Dans ses *Essais de linguistique générale* (édition de Minuit, t. I et II, 1963-1973), le linguiste Roman Jakobson (1896-1982) a proposé de distinguer six fonctions du langage :

- La fonction « conative » a pour but d'agir sur le destinataire (par exemple en donnant un ordre)
- La fonction référentielle consiste à délivrer une information (« Moscou est la capitale de la Russie » ou « Il y a de la bière dans le frigo »).
- La fonction émotive ou « expressive » traduit une émotion (« Tonnerre de Brest! », « hurra! »)
- La fonction « phatique » ou « de contact » vise simplement à établir, maintenir ou entretenir un contact (« Allo? », « coucou », « ça va? », « merci »)
- La fonction « poétique » vise la recherche du beau (« la terre est bleue comme une orange », Éluard)
- La fonction métalinguistique a pour objet le langage lui-même; elle consiste à réguler, à commenter son propre discours (« tu vois ce que veux dire? », « je voulais dire que... »).

Existerait-il une septième fonction du langage? C'est ce qu'imagine avec malice l'écrivain Laurent Binet dans son roman *La Septième Fonction du langage* (2015) un roman policier qui met en scène les intellectuels qui dans les années 1960-1970 (R. Barthes, M. Foucault, J. Kristeva, J. Derrida, J. Lacan) ont fait les beaux jours de la pensée structuraliste. Cette amusante satire permet de prendre avec un peu de recul les théories du langage qui ont fleuri à l'époque.

tion humaine. Les premières écritures ont été inventées parallèlement dans plusieurs foyers (Mésopotamie, Égypte, Chine, Mésopotamie, Crète, Iran): la plus ancienne connue est l'écriture cunéiforme apparue en Mésopotamie vers 3400 ans avant J.-C.

Selon Jack Goody, l'un des fondateurs des études sur la *literacy* (la culture écrite), l'écriture a permis de codifier et stocker des connaissances et d'accéder à une abstraction qui n'était pas permise par la transmission orale⁸. L'écriture a été aussi un for-

8- J. Goody, *La Raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, 1979.

midable moyen de transmissions des savoirs – et des croyances – par-delà les distances et les frontières du temps. Par l'écriture Hérodote peut continuer à nous raconter ses voyages autour de la Méditerranée, Montaigne nous aider à réfléchir sur la vanité de l'homme ou Goethe nous attendrir sur le sort de Wilhelm Meister.

Il a fallu attendre cinq mille ans entre l'invention de l'écriture et celle de l'imprimerie par Gutenberg vers 1450⁹. Le livre devient alors le vecteur de mutations sociales culturelles. À partir du xvi^e siècle, en Europe, il joue un rôle dans l'essor du rationalisme,

Le modèle télégraphique de la communication

À la fin des années 1940 l'ingénieur Claude E. Shannon (1916-2001) a forgé un « modèle télégraphique de la communication » qui a beaucoup marqué la naissance des sciences de l'information et de la communication. Dans son article fondateur, « The Mathematical Theory of Communication », publié en 1948, C. Shannon propose un schéma linéaire de la communication qui repose sur une chaîne d'éléments :

1. la source d'information, l'émetteur qui transforme le signal en un code (la voix humaine se transforme en impulsions électriques dans un téléphone);
2. le canal de transmission, le récepteur qui décode les signaux;
3. le destinataire du message.

Pour Shannon, qui travaillait pour la Bell Telephon, il s'agissait de proposer une solution mathématique au problème suivant : comment transmettre dans des conditions optimales un message à travers un moyen de communication (téléphone, télégraphe, etc.) ? De fait, sa théorie permettait de calculer le nombre d'informations circulant par un canal donné (la ligne du téléphone) une fois le message transformé en signaux électriques. L'idée de base est que la valeur d'une information est d'autant plus forte qu'elle est inattendue. Apprendre que l'horaire d'un train n'a pas changé à une valeur moindre que la nouvelle d'un changement d'horaire.

Par la suite, le linguiste Roman Jakobson adaptera le modèle de C.E. Shannon et proposer un schéma général de la communication humaine organisé autour de six points : l'émetteur (1) le message (2), le récepteur (3), le code utilisé (4), le canal de transmission (5), et enfin le contexte de communication (6).

9- En fait l'invention des caractères mobiles en métal et le système de la presse. D'autres techniques d'imprimerie étaient déjà connues en Chine et dans le monde arabo-musulman.

de l'esprit critique et de la philosophie des Lumières. À partir du XIX^e siècle l'alphabétisation de masse accompagne en Occident l'essor d'une presse de divertissement ou d'opinion : elle véhicule des idées, des valeurs, des informations, des rêves, des styles de vie.

L'essor des mass media

Avec l'essor de la radio puis la télévision, au XX^e siècle, un nouveau bond est franchi dans l'essor des communications. L'humanité entre alors dans l'âge des « *mass media* ».

L'analyse des médias et de leur influence sur l'opinion devient un champ de recherche actif dès les années 1920. À l'époque l'essayiste américain Walter Lippman (1899-1974) publiait les premiers ouvrages consacrés à l'opinion (*Public Opinion*, 1922) et (*The Phantom Public*, 1925). Cette approche est très inspirée de la psychologie des foules (de Gustave Le Bon et de Gabriel Tarde). W. Lippman voit l'opinion publique comme une masse ignorante, peu rationnelle et très influençable. Publié un peu plus tard, le livre de Serge Tchakhotine, *Le Viol des foules par la propagande politique* (1939), illustre bien l'idée de la manipulation mentale où les citoyens sont considérés comme passifs et l'impact des médias tout puissants.

À la même époque, Harold H. Lasswell (1902-1978), l'un des fondateurs de la sociologie des médias lance les premières recherches sur les effets de la propagande (*Propaganda and Dictatorship*, 1936 et *Propaganda Communication and Public Opinion*, 1946). Ses travaux commencent à se démarquer du modèle de la propagande. Il ne faut pas conclure à la docilité des médias et à la passivité de l'opinion à l'égard des médias, soutient H. Lasswell, sans avoir mené des enquêtes précises sur les conditions de production de l'information. C'est ainsi qu'il formule la célèbre grille de lecture de sociologie des médias axée sur cinq questions clés : « qui ? dit quoi ? comment ? à qui ? avec quels effets ? ».

Dans le sillage de H. Lasswell toute la sociologie de la communication depuis cinquante ans s'est démarquée de la théorie de la propagande. Dès les années 1940, Paul Lazarsfeld avec ses enquêtes sur l'impact de la radio et lors des élections présidentielles suggère que l'opinion est beaucoup moins sensible aux messages des médias qu'aux personnes de son environnement

immédiat. P. Lazarsfeld réfute ainsi le modèle « hypodermique » de l'influence au profit d'un « *two step model* ». L'influence passe par l'intermédiaire des leaders de proximité en contact direct avec le public.

Plus tard, la « théorie de l'agenda », formulée dans les années 1970¹⁰, posera que les médias agissent sur l'opinion moins comme un propagandiste qui dirait « ce qu'il faut penser » qu'en sensibilisant les gens sur certains centres d'intérêts (« ce à quoi il faut penser »). D'où la fameuse formule : « Les médias ne disent pas aux gens ce qu'ils doivent penser, mais à quoi ils doivent penser. » Plus récemment, les recherches de « sociologie de la réception » ont montré que chaque public filtre, réinterprète et se réapproprie l'information à sa manière. De leur côté, les études sur les médias et la fabrication de l'information semblent confirmer une autonomie relative des journalistes et de la presse à l'égard des pouvoirs politique et économique.

Dans les années 1990, les recherches sur la « sociologie de la réception », inspirées des travaux de Richard Hoggart (*La Culture du pauvre*, 1957), Stuart Hall et les *cultural studies* ont amplement montré que le public exerce toujours sur les informations qu'il reçoit un filtre cognitif qui met à distance et réinterprète les informations reçues.

L'essor des sciences de la communication et de l'information

Les sciences de la communication ont connu un développement important dans les années 1970-1980. Elles forment alors une nouvelle galaxie disciplinaire, regroupant plusieurs courants de pensée et domaines.

Le mot « communication », renvoie alors à plusieurs problématiques plus ou moins enchevêtrées : les médias de masse (presse, radio, télévision) ; le développement parallèle de la communication publicitaire, du marketing politique et de la communication d'entreprise ; les transformations de la communication interpersonnelle. Enfin les débuts de ce qu'on appelle alors les NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la communication) et

10- Les inventeurs du terme *agenda-setting* sont McCombs et D. Shaw, « The agenda-setting function of mass media », *Public Opinion Quarterly*, 36.

L'essor de la communication interpersonnelle

Une transformation profonde dans les relations interpersonnelles est à la seconde source de l'essor des sciences de la communication. Les années 1960 ont été marquées par la remise en cause des relations hiérarchiques et autoritaires : dans le couple, la famille, l'école, l'entreprise. Les relations plus égalitaires entre mari et femme, parents et enfant, enseignant et élève, managers et salariés invitaient au dialogue et à l'échange. « Communiquer » devint un mot d'ordre et une aspiration nouvelle. Ce n'est pas un hasard si la « nouvelle communication », un courant de pensée centré sur l'étude des relations personnelles, a pris corps en Californie, dans la petite ville de Palo Alto, durant les années 1960.

L'École de Palo Alto est à la fois une grille d'analyse de la communication interpersonnelle et une technique thérapeutique visant à dénouer les communications pathologiques dans les couples et les familles ; d'où l'autre nom de ce courant de pensée : thérapie systémique familiale. L'idée clé de cette approche est celle de système d'interaction : les individus ont tendance à s'enfermer dans des boucles de relations infernales qui surdéterminent les intentions de chacun, comme c'est le cas dans les dialogues de sourds ou chacun accuse l'autre d'intentions malveillantes. L'essor parallèle de techniques de développement personnel comme la PNL (programmation neuro-linguistique) ou l'Analyse transactionnelle, fondées sur les techniques de communication, montrent bien l'intérêt accordé aux relations interpersonnelles à partir des années 1960.

L'étude de la communication interpersonnelle s'enrichit également, à partir des années 1960-1970, de toute une série de travaux portant sur des échanges ordinaires : Erving Goffman (1922-1982) étudie les « rites d'interaction » et la mise en scène de soi, l'ethnographie de la conversation est impulsée par Dell Hymes, John Gumperz (*The Ethnography of Communication*, 1964), l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel, la sociolinguistique (William Labov), les nouvelles théories de l'argumentation (Chaïm Perelman, Oswald Ducrot), et les approches linguistiques des interactions verbales (Catherine Kerbrat-Orecchioni) complètent ces approches.

qui vont connaître dans les années suivantes une explosion avec Internet, le téléphone portable.

Les sciences de la communication, pluridisciplinaires par nature, ne possèdent ni paradigme ni champ de recherches unifié¹¹. D'où la difficulté d'en cerner les contours et de leur trouver une identité propre. Mais ce polycentrisme en fait aussi un lieu de rencontre privilégié pour l'étude de nouveaux phénomènes sociaux.

Les SCI à l'ère des réseaux

Le boom d'Internet et de la téléphonie mobile (*smartphone*) a bouleversé la communication depuis le début du ^{xxi}^e siècle. Les études de communication ne pouvaient qu'en être fortement impactées. Mais le Web est en soi un continent très vaste : nos vies sont devenues en partie numériques¹². Les thèmes d'études sont donc foisonnants et se renouvellent sans cesse :

- *Les formes de sociabilité*. Les « réseaux sociaux » (Facebook, Meetic) font l'objet de multiples investigations : mise en scène de soi, liens amoureux, liens professionnels, les nouvelles frontières entre vie publique et vie privée ;

- *La vie politique*. Dans un premier temps le Web a été vu comme le tremplin d'une « démocratie numérique » suscitant de nouveaux types d'expression et de mobilisations (Anonymous, *flash mob*). Puis les déconvenues de l'histoire en ont montré des faces sombres : circulation des fanatismes (théories du complot, djihadisme) ou de nouveaux modes de surveillance.

- *La culture*. Le Web a d'abord été tour à tour promu comme un lieu de créativité et de partage de savoir inédit (Wikipédia, tutoriels) puis comme un dispositif d'appauvrissement des esprits, réduisant les capacités d'attention et d'esprit critique (N. Carr, *Internet rend-il bête ?*)

- Vers un *homo numericus* ? Les jeux vidéos, les prothèses cognitives, l'intelligence collective, etc. : autant de thématiques qui stimulent les réflexions sur l'avènement d'un « mutant », un homme augmenté dont les forces sont décuplées par la puissance du numérique.

11- B. Ollivier, *Les Sciences de la communication. Théories et acquis*, Armand Colin, 2007.

12- I. Compiègne, *La Société numérique en question(s)*, éd. Sciences Humaines, 2011. Voir aussi son article dans le présent ouvrage.

Plus globalement l'essor d'Internet a suscité l'émergence d'un véritable « paradigme » en sciences sociales que l'on peut qualifier de paradigme des « réseaux » et qui a connu son heure de gloire au début des années 2000.

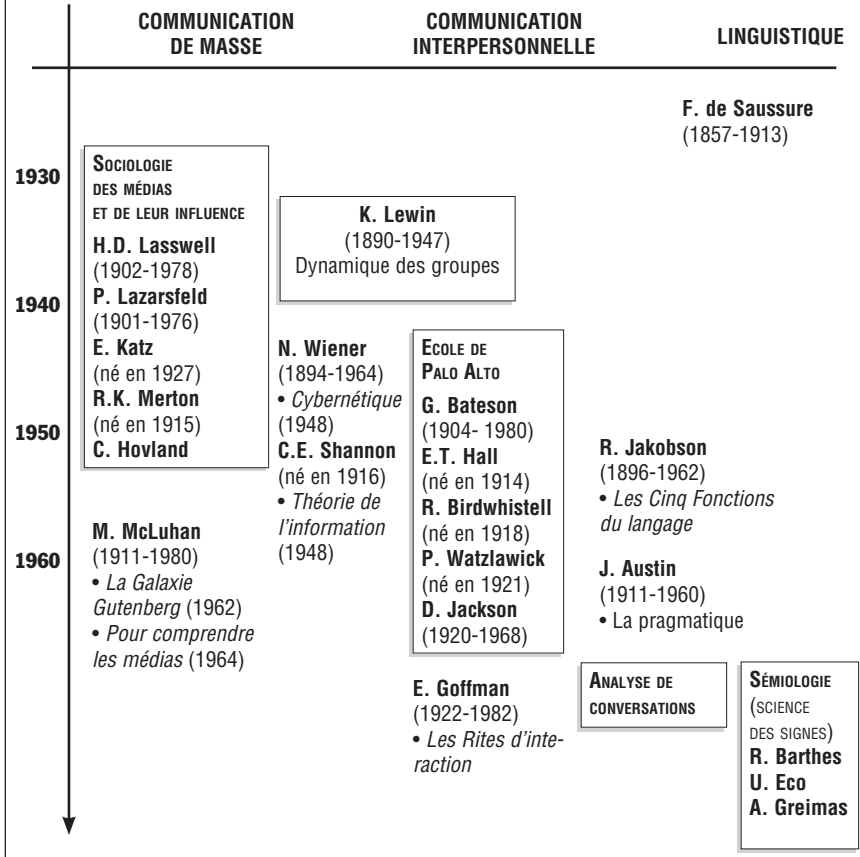
Le paradigme des réseaux n'est pas une théorie précise et unifiée. Il constitue à la fois une méthode d'analyse quantitative (théorie des graphes et des réseaux) et une vision de la société (fluide, décentrée et non pyramidale, décrite par M. Castells dans *La Société en réseaux*). Ce modèle paradigmatique des réseaux emprunte à la fois aux sciences cognitives (réseaux de neurones), à la géographie (réseaux de transports, réseaux de migrants), à la sociologie (réseaux de sociabilité), à l'histoire et la philosophie des sciences (réseaux de savoirs) et même à la philosophie (G. Deleuze et F. Guattari et leur modèle du rhizome, *Mille plateaux*, 1980).

Selon ce paradigme le réseau est un mode d'organisation et de fonctionnement très général (applicable à la société, l'économie, le cerveau, la culture): construit comme un filet de pêche, il n'a ni centre ni hiérarchie mais il est fait d'interactions multiples entre des nœuds (unités individuelles) d'où émergent parfois des configurations stables¹³.

Jean-François Dortier

13- D. Parrochia, *Philosophie des réseaux*, Puf, 1993. C. Vitale, *Networkologies: A Philosophy of Networks for a Hyperconnected Age*, 2014.

Sciences de la communication : les grandes références



PREMIÈRE PARTIE

LA COMMUNICATION : ENJEUX ET MODÈLES

- L'enjeu humain de la communication (*E. Morin*)
- La communication animale (*J. Goldberg*)
- Pour une psychologie de la communication (*E. Marc*)
- Les modèles de la communication (*A. Mucchielli*)
- Les sciences de l'information et de la communication (*K. Philippe*)

